

LIPTAY



UNE

**LANGUE UNIVERSELLE**

EST-ELLE

**POSSIBLE ?**

---

Publication de propagande. Reproduction sollicitée. Prière de faire circuler.

# PRINCIPAUX TRAVAUX

DU MÊME AUTEUR

- HAHNEMANIA. — A Satire on Homœopathy. Michigan-University, 1884.
- ¿CUÁL ES LA POSICIÓN DEL HOMBRE EN EL UNIVERSO?  
— Étude philosophique de 362 pages. Valparaiso, 1888.
- LA LENGUA CATÓLICA. — Travail philologique de 248 pages in-8°. Paris, 1890.
- GEMEINSPRACHE DER KULTURVÖLKER. — Travail philologique de 272 pages avec préface de M. Max Müller. Chez Brockhaus, Leipzig, 1891.
- PROJET D'UN IDIOME INTERNATIONAL. — Travail de 290 pages in-8°. Chez Émile Bouillon, Paris, 67, rue Richelieu, 1892.
- LA V I LA B EN CASTELLANO. — Brochure de 104 pages. Santiago de Chile, 1893.
- VOCABULAIRE MNÉMONIQUE DE LA LANGUE ANGLAISE.  
— Livre d'étude de 223 pages in-12. Paris, 1894 (Sous presse).
- VOCABULARIO MNEMÓNICO DE LA LENGUA INGLESÁ  
(Sous presse).
- ÉTUDE PSYCHO-PHYSIOLOGIQUE SUR LA MORT (En préparation).

LA POSSIBILITÉ

D'UN

# IDIOME INTERNATIONAL

SANS GRAMMAIRE

PAR

A.-B. DE LIPTAY

DOCTEUR EN MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE MICHIGAN

ANCIEN MÉDECIN-MAJOR

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

ET D'AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES

*L'unique originalité de ce projet  
est l'exclusion de toute originalité.*

---

PARIS

CHEZ L'AUTEUR

26, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 26

—  
1897

A SON EXCELLENCE

*L'AMIRAL DON J.-J. LATORRE*

*SÉNATEUR DE LA RÉPUBLIQUE DU CHILI*

*etc., etc., etc.*

*En témoignage de profonde reconnaissance  
par son ancien subalterne  
et toujours fidèle admirateur*

ALBERTO LIPTAY

LA POSSIBILITÉ  
D'UN  
IDIOME INTERNATIONAL

---

- Un idiome international ?
- Parfaitement !
- Une langue universelle, alors ?
- Aussi “universelle” que possible !
- Un volapük, quoi ?
- Un volapük... rationnel, si vous voulez !
- Alors vous y croyez... vraiment ?
- De la manière la plus absolue !
- Allons donc, vous êtes fou, mon cher ami, de prendre au sérieux une utopie pareille ! Que cela serait beau, je l'admets volontiers, très beau même, si... cela était possible ! Mais votre rêve est irréalisable et vous ne réussirez jamais à me convaincre du contraire !
- Essayons toujours, si, toutefois, vous jugez le sujet digne de votre attention...
- Eh bien soit, mais à la condition pourtant que vous tiendrez compte de mon objection...
- Sur la possibilité d'une “langue universelle” ? Mais, très volontiers, et pour vous en donner la preuve



je vous ferai même une concession. Pour qu'une langue soit vraiment "universelle" il faudrait qu'elle fût parlée en France au lieu du français, en Angleterre au lieu de l'anglais, en Chine au lieu du chinois, etc. Or, je suis le premier à admettre qu'une pareille langue n'est pas possible, ou du moins guère probable, sauf peut-être dans un avenir fort éloigné. Voilà pour la concession.

— Qui est très raisonnable, j'en conviens...

— Pardon, l'affirmation qui suit ne l'est guère moins que la concession qui précède. Or, j'affirme qu'une *langue internationale* serait d'une réalisation presque aussi simple que l'unification des poids et des mesures, que l'union postale et tant d'autres conventions !

— Voilà qu'il s'emballe de nouveau !

— Pardon, je ne fais qu'établir une comparaison parfaitement légitime.

— Mais vous allez beaucoup trop vite !

— J'anticipe, voilà tout ! Car, si elle existait, pourquoi n'accepterions-nous pas une pareille langue neutre et unique ? Quand je parle d'une langue unique, c'est en dehors de la langue empirique de chacun, bien entendu !

— Une langue pareille serait, en effet, très acceptable, **si elle existait.**

— Eh bien, il y a des gens assez optimistes — et j'en suis — non seulement pour croire à la possibilité et à la réalisation facile de cette langue conventionnelle, mais, ce qui plus est, pour affirmer qu'elle existe déjà à l'heure actuelle...

— Mais ces gens-là sont des fous et vous l'êtes aussi, mon pauvre ami !

— En effet, s'ils le sont, je le suis. Reste à savoir

s'ils le sont vraiment ou bien s'ils ne sont que... de simples excentriques qui finiront par avoir raison une fois de plus.

— Eh bien, voyons, mon cher optimiste, en quoi consiste votre utopie ?

— Si vous voulez que nous l'examinions ensemble, daignez me suivre dans mes divagations linguistiques ou plutôt, passez-moi le mot, *cosmoglottiques*.

— Volontiers, ne fût-ce que pour voir à quelle énormité "cosmoglottique" vous voulez aboutir.

— Merci de cette confiance ! Je tâcherai de m'en rendre digne en vous ennuyant le moins possible par un préambule indispensable : l'historique de la question.

L'idée d'établir une langue internationale n'est pas de moi...

— Cette confession vous honore et vous réhabilite à mes yeux.

— ...Ni d'hier non plus. A Voltaire déjà une telle langue semblait très désirable et même Descartes la jugeait non seulement concevable, mais encore d'une réalisation assez facile, tandis que Leibnitz voyait la solution du problème cosmoglottique dans la création d'un idiome artificiel, basé sur la classification de toutes les notions humaines. Quant aux détails de cette idée, je vous renvoie aux œuvres immortelles du grand philosophe lui-même, ou bien encore à celles de Liptay...

— Quel cruel embarras du choix !

— Oh, je cède volontiers le pas à Leibnitz, car le vrai mérite est toujours modeste...

— Vous en donnez la preuve !

— Après avoir cité sommairement ces grands noms qui figurent dans l'histoire...

— Depuis Voltaire et Descartes jusqu'à Leibnitz et Liptay ?

— Après avoir cité ces noms-là, je m'arrêterai un instant à vous exposer en quelques mots une tentative hardie qui, à un moment donné, a passionné le monde entier. Je parle de l'œuvre de M. Schleyer...

— Le célèbre inventeur du volapük ?

— De lui-même. Avant M. Schleyer, c'était toujours des langues plus ou moins philosophiques que l'on voulait créer. L'abbé Schleyer surgit en apôtre, sinon en Messie lui-même et, par un coup d'État qui convainquit plutôt par l'audace de sa conception que par la conception elle-même, il fit d'innombrables prosélytes et entraîna des millions d'esprits après son char de triomphateur.

— Un peu hardie votre métaphore d'un char suivi par des esprits... Si au moins vous les faisiez monter !

— En effet, le volapük, essentiellement pratique, rompt avec le passé et renonce à l'aspiration aussi généreuse qu'irréalisable, de créer une langue philosophique. Schleyer se moque de la prétention de pouvoir imposer un pareil théorème comme langue internationale aux peuples du monde entier ; cette prétention ridicule, il la remplace par une autre et réussit presque à la faire triompher !

— Alors, plus cela change, plus c'est la même chose ?

— Avec cette différence pourtant que, tandis qu'aucun de ses précurseurs n'a pu franchir l'état de la



théorie pour arriver à celui de la pratique, personne n'en peut dire autant du volapük. Le succès brillant de celui-ci éleva du jour au lendemain l'invention de Schleyer — et voilà surtout son mérite — d'un simple projet à la catégorie d'une véritable langue parlée et écrite. Et cette langue possède même, à l'heure qu'il est, une littérature non moins authentique qu'étendue et variée, représentée par une dizaine de journaux rédigés exclusivement en volapük, par d'innombrables dictionnaires, par des brochures et même de gros volumes.

— Mais une littérature pareille, supérieure à celle de beaucoup de langues vivantes, est un véritable triomphe pour votre idée utopique d'un idiome artificiel.

— Cette littérature est, en effet, une preuve évidente de la POSSIBILITÉ D'UNE LANGUE CONVENTIONNELLE — ni plus ni moins.

Le succès si extraordinaire du volapük est dû d'un côté à la nécessité impérieuse de posséder un véhicule commun de la pensée humaine, et de l'autre côté au fait, que le volapük prétend n'être qu'un moyen simple et clair, laconique et précis pour la communication internationale, s'adaptant merveilleusement aux besoins commerciaux.

— Alors j'ai peut-être tort de me moquer de la création de Schleyer et, dans ce cas, je m'empresse d'en demander pardon à ses mânes...

— Vous leur devez bien cette amende honorable, car le volapük c'est l'idéal d'un idiome pratique et d'un emploi d'autant plus facile qu'il n'a qu'une seule déclinaison.

naison et une conjugaison sans exceptions ni syntaxe !

Le volapük est même plus bref que l'anglais — langue mixte, composée principalement des éléments romains et germaniques. Aussi la langue anglaise a-t-elle été mise fortement à contribution par le *volapük*, comme le prouve, d'ailleurs, son nom même, dérivé de *world*, abrégé en *vol*, le monde, et de *speak*, simplifié en *pük*, parler.

De la même langue gutturale est tiré *fut*, la jambe; *buk*, le livre; *läd*, de *lady*; etc. Mais le volapük n'est pas exclusif dans ses emprunts; il est, au contraire, d'une impartialité digne d'éloges. Ainsi *flut* est bien notre flûte; *flam*, est la simplification de *flamme*; *yan*, la porte, est l'abréviation de *ianua*; *nim*, le tronc, d'*animal*; *nad*, aiguille, vient de l'allemand *Nadel*; *stul*, chaise de id. *Stuhl*; *fom* de *forma*; *limep*, d'*imperator*; *lel* de *ferrum*; *lol* de *rosa*...

— Cela n'en a pas l'air pourtant !

— En effet, *lol* ne ressemble guère à *rose*, ni *lel* à *fer*, ni *limep* à *empereur*, mais à qui la faute ?

— A monsieur l'abbé probablement qui l'aura décidé ainsi dans sa haute sagesse !

— Eh bien, non; ce n'est nullement une décision prise par caprice mais bien par une pitié touchante envers ces pauvres petits Chinois, qui, comme vous le savez, ne peuvent pas prononcer l'*r* très facilement. Cette lettre a donc été presque entièrement bannie de l'alphabet *volapüque*.

— Mais cette décision a dû les toucher au cœur, ces braves Chinois... aussitôt qu'ils l'auront apprise.

— Je n'en sais rien, mais toujours est-il que c'est à

leur intention et pour la même raison que M. Schleyer a transformé *Europe* en *yulop*, *Afrique* en *flkop*, *Amérique* en *melop*, etc., à moins qu'il se soit méfié de l'universalité des noms comme *Europe* et *Asie*. Dans ce cas, cela serait tout naturel qu'il les ait si gentiment remplacés par ces petites beautés comme *yulop* et *silop* dues à sa propre imagination si féconde...

La déclinaison de ces substantifs consiste dans l'addition des voyelles *a*, *e*, *i*, *o* au substantif à décliner : *men*, l'homme; *mena*, de l'homme; *mene*, à l'homme; *meni*, l'homme (accusatif); *o men*, homme! L's indique le pluriel. Le volapük ne distingue, fort logiquement, que des genres naturels, qui correspondent au sexe de l'objet animé, par la préposition *om* pour indiquer le mâle et *ji* pour la femelle : *om-gok*, coq; *ji-gok*, poule.

*Fils* se traduit en volapük par *son*, exactement comme en anglais et même en allemand (*Sohn*); par contre, *filles* n'est pas *daughter* ni *Tochter*, mais *ji-son*, ce qui correspond littéralement à « elle-fils » ou bien à « fils-femelle » ou encore à « fils féminin » — sans doute pour distinguer celui-ci du fils ordinaire garanti mâle. *Fat* signifiant père en volapük, mère devrait, d'après la même règle, s'appeler *ji-fat* « père-femelle ». Mais, heureusement pour l'humanité, M. l'abbé tourne ici la bride à son Pégase. Car de la même manière qu'un père n'est qu'un *fat*, il décréta qu'une mère ne serait qu'un vain *mot* (\*).

(\*) Décidément, si l'auteur savait un traître *mot* d'anglais, il ne pourrait point ignorer que *fat* et *mot* en volapük dérivent de *father* et de *mother*, signifiant père et mère dans la langue de Shakespeare.

(Observation respectueuse du compositeur indigné.)



Mais c'est surtout dans sa manière ingénieuse de traiter le verbe que se manifeste de la façon la plus éclatante et la moins équivoque le grand génie de Schleyer.

— Alors c'est ici où son esprit synthétique est arrivé à son apogée ?

— En effet, dans la conjugaison décrétée par l'abbé Schleyer, la simplicité la plus séduisante est liée à une précision *nec plus ultra* : Les temps s'expriment à l'aide de préfixes dans lesquels chaque lettre a sa signification, conventionnelle si vous voulez, mais absolument invariable ; la signification de l'*i* ou de l'*e* est la même dans toutes les désinences sans exception.

— C'est donc une langue idéale que ce volapük ! ?

— Non, le volapük n'est qu'une langue rationnelle. Or, une pareille langue ne peut pas se permettre le luxe des lettres muettes et, par conséquent, superflues, qui rendent cependant les orthographes anglaise et française si difficiles et si disgracieuses à la fois.

On obtient l'infinitif du verbe en volapük en ajoutant *ön* au radical : *yag*, de *Jagd* en allemand, la chasse — *yagön*, chasser, etc. Ainsi *löf*, de l'anglais *love*, équivaut à amour, et *löfön* à aimer, et se conjugue au présent en y apposant tout simplement les pronoms personnels *ob*, *ol* et *om* : *löfob*, j'aime ; *löfol*, tu aimes ; *löfom*, il aime ; *löfobs*, nous aimons ; *löfols*, vous aimez ; *löfoms*, ils aiment. Et c'est ainsi que se conjugue n'importe quel verbe — en volapük bien entendu.

— Mais le verbe a plusieurs temps, même en volapük...

— L'indication y est d'une simplicité égale à celle que nous avons pu admirer jusqu'ici. Pour marquer

le présent on n'a pas besoin du signe spécial, qui est l'*a* préposé, mais pour les autres temps il n'en est pas ainsi. On affecte *ü* à l'imparfait, *e* au passé défini, *i* au plus-que-parfait, *o* au futur (simple) et *u* au futur antérieur — qu'on prépose toujours au verbe en question.

Ainsi *löf*, par exemple, est *alöf* au présent, *ülöf* à l'imparfait, *elöf* au parfait, etc., auquel on n'a qu'à ajouter le pronom voulu : *ülöfob*, j'aimais; *elöfom*, il a aimé, etc. Le passif est indiqué d'une manière également simple par le préfixe *p* qu'on prépose à n'importe quelle forme de l'actif. Ainsi *löfob*, j'aime, plus exactement *alöfob*, devient *palöfob*, je suis aimé; *älöfob*, tu aimais, devient *pälöfob*, etc.

Pour exprimer le mode subjonctif on ajoute à n'importe quelle terminaison la syllabe *la* : *löfob-la*, que j'aime; *pilöfoms-la*, qu'ils eussent été aimés, etc. Mais le volapük est tellement riche en ressources, qu'il peut exprimer par un simple *i* la durée ou la répétition d'une action : *äipenob*, j'écrivais constamment ou j'avais coutume d'écrire; *pailöfob*, j'ai été constamment ou fidèlement aimé — comme pourrait le dire, par exemple, un veuf heureux... ou ignorant.

Mais nous allions presque oublier l'impératif indiqué par l'affixe *öd* qu'on ajoute après le pronom personnel et qu'on doit remplacer par *ös* pour l'optatif. Ainsi, par exemple, *gololöd* veut dire tout brièvement « va-t'en », tandis que *gololös* exprime d'une façon tout à fait polie la joie que l'on éprouverait si monsieur un tel ou madame une telle voulait bien nous concéder la grâce de charmer un tiers par sa présence.



Mais pendant que *gololös* et même *gololöd* renferme la politesse d'un galant homme qui hésite à parler plus clairement, avec *gololöx* on oublie que le langage a été donné à l'homme pour pouvoir mieux cacher ses pensées... Pour compléter cette collection il y a encore l'obligatif, exprimé par le préfixe *pö* et le postfixe *öl*, par exemple : *pölöfomöl* (une belle-mère, une riche héritière, etc.) qu'on doit aimer malgré tout et coûte que coûte. Si nous ajoutons à tout cela le monosyllabe *ok* destiné à indiquer le verbe réfléchi — *lögob*, je vois : *lögobok*, je me vois — nous aurons enfin épuisé le stock des affixes verbaux.

— Il n'était que temps, car je trouve que le volapük a du bon à condition d'en user avec modération.

— Voyons, qu'est-ce que vous en pensez **sérieusement**?

— Je pense que c'est une œuvre fort remarquable, due à un homme doué d'une ingéniosité d'autant plus admirable que... sa naïveté a été bien puérile!

— En effet, et c'est aussi pourquoi au commencement le volapük fut reçu avec tant d'enthousiasme, surtout par le monde commercial, qui était ébloui par tant de simplicité dans la construction, mais c'est aussi la raison pour laquelle les savants protestèrent, pourquoi l'enthousiasme a décliné, pourquoi, à l'heure qu'il est, les jours de son existence sont comptés et pourquoi bientôt il sera mort et enterré — après avoir hanté les esprits pendant au moins une vingtaine d'années.

Ainsi il n'y a pas bien longtemps qu'un congrès américain, convoqué par la Société Philosophique des

Etats-Unis tout spécialement pour examiner la création de Schleyer, se prononça contre lui, et depuis ces dernières années des voix puissantes s'élèvent de plus en plus nombreuses pour demander de quel droit un seul homme prétend-il imposer à l'humanité une création de sa fantaisie ?

Personne n'osera nier à la construction grammaticale de Schleyer le mérite de la précision et de la clarté. Mais ce grand mérite de l'œuvre est plus que neutralisé par le dogmatisme dont l'auteur se rend coupable dans son évangile cosmoglottique. Par conséquent, nous arrivons à la conclusion que le volapük, vu sa formation arbitraire, capricieuse et même fantaisiste, ne sera JAMAIS la langue internationale des peuples civilisés !

— D'accord ! Mais qu'est-ce que *vous* proposez alors ? Comment allez-vous procéder pour éviter ce défaut de vouloir imposer à tout le monde une création portant nécessairement le cachet et l'empreinte de *votre* esprit ?

— En m'abstenant de créer la moindre des choses ! En effet, tant qu'on a essayé de créer une langue universelle du néant, l'issue négative de telles tentatives nous prouve l'infructuosité de pareils efforts et la futilité de telles prétentions. Je propose donc de construire cette langue par un procédé diamétralement opposé à celui qui a été jusqu'ici adopté...

— Et ce procédé, en quoi consiste-t-il ?

— Ce procédé consiste dans la substitution de l'invention par la simple compilation. En imprimant sur la première page de tous mes travaux cosmoglottiques

la devise que « l'unique originalité de mon projet est l'exclusion de toute originalité », je suis parti du principe que, quoiqu'il n'y ait pas encore de langue universelle, il y a cependant abondance de mots universellement employés, et qu'il suffirait de compiler ceux-ci afin d'obtenir celle-là.

— Mais alors, adoptons donc simplement la langue française comme universelle...

— En effet, elle ÉTAIT sur le point de le devenir.

— Alors, qu'est-ce qui nous empêche de la proclamer comme langue universelle?

— Mon Dieu, je ne demanderais pas mieux, si cela dépendait de moi ou de vous ou même de tous ceux qui possèdent déjà cette langue si admirable par son élégance et par sa clarté incomparables. Mais hélas ! il y en a qui ne la possèdent pas et **qui ne la posséderons jamais.**

— Et pour quelle raison s'il vous plaît ?

— Pour beaucoup de raisons, mais surtout à cause des verbes si difficiles à conjuguer dans la langue française et de son orthographe si capricieuse et parfois même tout à fait fantaisiste. Tout ce qu'on fera pour la simplification de l'orthographe française nous rapprochera de notre but. Malheureusement on s'oppose à cette réforme pourtant si logique et l'on met des entraves à ce mouvement évolutif. Mais en supposant même que la raison remporterait la victoire sur la routine, il va sans dire que la réforme ne porterait que sur la graphie, sur l'écriture, tandis que les difficultés de la conjugaison, de la formation du pluriel, de la concordance, de la syntaxe et de toutes les mille



chicanes grammaticales subsisteront sans abdiquer la moindre parcelle de leur pouvoir vexatoire.

— Eh bien, oui, vous avez raison, mille fois raison! Même en faisant abstraction des cerveaux si médiocrement constitués comme le mien, les plus grands écrivains hésitent souvent sur l'orthographe de tel ou tel mot, sur la construction de telle ou telle phrase, et quand ils n'hésitent pas c'est pour commettre d'autant plus de coquilles... Si nous adoptions l'anglais, alors?

— Vous n'y pensez pas! Cela serait tomber de Charibde en Scilla, car l'orthographe anglaise est, s'il est possible, plus absurde encore que l'orthographe française. Elle a, il est vrai, l'avantage de la stabilité due à l'absence presque complète des inflexions, mais cet avantage d'être une langue analytique dépourvue — ou à peu près — de toute grammaire est plus que neutralisé par une prononciation des plus barbares. Être obligé d'articuler l'*a* comme *e* quand l'*a* est suivi d'un *i*, c'est déjà assez fort, mais avoir à prononcer l'*a* de neuf manières différentes sans qu'aucune règle puisse nous guider dans ce labyrinthe, voilà ce qui est intolérable. En somme ni l'anglais ni le français **ne sont** d'un emploi universel — un fait incontestable qui donne à réfléchir quand il s'agit d'une langue vivante qui a été mise à l'épreuve depuis tant de siècles...

— Si nous prenions le latin, alors?

— Le latin? Ne me parlez pas de cette langue morte et enterrée depuis si longtemps, quoique précieusement conservée dans l'enseignement classique des siècles à venir, cauchemar éternel de nos potaches devant les yeux desquels l'on fait miroiter le *sesame* du bachot

ès lettres, comme ouvrant les portes de toutes les carrières. Et pourtant, parlons-en, car si le dialecte classique qu'on nous fait piocher sous le nom de latin est mort, par contre, ses dialectes modernes dont l'un d'eux constitue précisément le français, sont vivants et bien vivants.

Ainsi l'italien, parlé par plus de 30 millions, et l'espagnol, parlé par presque 100 millions d'habitants terrestres, sont les deux dialectes latins qui, moins que les autres, se sont éloignés de leur mère commune; ils ne possèdent le premier que 10% et le second 20% de vocables d'origine exotique. A ces 130 millions s'ajoutent 20 millions de Portugais et Brésiliens, 10 millions de Daco-romains en Roumanie et en Hongrie, et près de 100 millions de Français (et possesseurs non-français du français dans les deux mondes) dont la langue s'est plus éloignée du latin que tous les autres dialectes néo-latins, sauf l'anglais, parlé par environ 200 millions de sujets et descendants de la Grande-Bretagne.

— Quoi, l'anglais, une langue romane?...

— Certainement, l'anglais quoique langue germanique par son origine anglo-saxonne et par sa construction grammaticale, est devenu tributaire du latin soit directement soit par l'intermédiaire du français par un trésor de 60,000 vocables d'origine classique — 70 % du total! — qu'elle a assimilé à son vocabulaire. Voilà pourquoi on peut construire en anglais des phrases toutes entières avec des mots dérivés directement ou indirectement du latin : *Roman emperors reigned despotically; President Faure governs con-*



*stitutionally; General Baratieri perceived numerous difficulties in occupying the enemy's territory, etc.*

Mais encore dans une autre langue germanique, l'allemand, parlé par 75 millions d'âmes, les vocables dérivés du latin représentent plus d'un tiers de la somme totale des mots allemands — si toutefois nous ajoutons aux vocables assimilés les mots qu'on emploie comme synonymes universellement compris, et cela non seulement dans le langage scientifique, mais encore dans la conversation la plus familière.

Nous voilà donc en présence du fait authentique qu'il y a, en chiffres ronds, 500 millions d'habitants terrestres qui possèdent, d'une manière plus ou moins parfaite, le vocabulaire que les anciens Romains nous ont légué comme héritage intellectuel. Or, vu le fait non moins authentique que ce demi-milliard comprend presque la moitié de l'espèce humaine et, en réalité, le monde civilisé tout entier, ou du moins tous les peuples qui possèdent la civilisation occidentale, je me suis demandé, et je vous le demande à mon tour, pourquoi n'utiliserions-nous pas ce matériel si diffus pour construire, avec son aide, une **nouvelle langue romane**? Ce **latin moderne** serait, par le fait, **presque du français**, mais un français purifié de ses accessoires, si onéreux et si vexatoires non seulement pour les étrangers, mais encore pour les fils du pays eux-mêmes et, par conséquent, une langue rendue accessible à tous les peuples civilisés!

— En effet, pourquoi pas?

— Par une pareille simplification apportée à la langue française **dans son emploi international**, cet

idiome national serait converti en une langue vraiment universelle—langue d'une acquisition aussi facile pour l'Italien, l'Anglais et l'Allemand que pour le Français lui-même. Que dis-je? D'une acquisition et d'un maniement non pas *aussi facile*, mais *beaucoup plus facile* que n'est actuellement le français pour les Français eux-mêmes!

— Vous voulez dire qu'en même temps qu'un français simplifié pour les Français, cette langue commune serait un italien simplifié pour les Italiens, un espagnol simplifié pour les Espagnols, etc?

— Je m'aperçois avec satisfaction que vous me suivez parfaitement. En adoptant ce procédé de simplification nous nous débarrasserions en même temps de la prétention ridicule d'**inventer** un idiome international et de substituer à *ros(e)*, et à des milliers de mots également universels, *lol* et dix mille créations de la même marque, fabriquées toutes dans le laboratoire linguistique de M. Schleyer— ou ailleurs — et proclamées universelles par ordre du moufti.....

— Tandis que vous?...

— Moi, je prends mon bien où je le trouve. Ainsi les vocables espagnols, par exemple, qui se terminent en *al* sont exactement au nombre de 350...

— Pardon, mon cher ami, je ne saisis pas très bien la corrélation entre ce détail de statistique et le sujet en question...

— Mais, si fait, Monsieur, cette relation est, au contraire, très étroite, car ces vocables se terminant en *al* comme *animal*, *capital*, *clerical*, *local*, *general*, *radical*, *ideal*, *final*, *moral*, *mineral*, *vertical*, etc.,

sont non seulement des vocables espagnols mais français aussi, et en outre qu'ils sont français et espagnols, ils appartiennent encore aux Italiens et aux Portugais, aux Roumains, aux Anglais et aux Allemands, voire même aux Russes et, en réalité, à tous les gens instruits de n'importe quel pays civilisé!

— Mais alors cela ferait, en réalité, 350 mots universels?

— Eh bien non, ou du moins pas tout à fait, car, je ne vous cacherai point que parmi ces 350 vocables internationaux il y en a plusieurs qui se terminent dans la langue française en *el* au lieu de *al*: *actuel*, *naturel*, *mortel*, *paternel*, *universel*, etc. Mais tous ces adjectifs se terminaient dans le vieux français en *al*, exactement comme ils se terminent encore aujourd'hui non seulement en espagnol, en portugais, en italien (*ale*), en anglais et même en allemand et en russe, mais en grande partie dans le français moderne aussi. En se soumettant à la grande majorité, cette concession, faite à l'uniformité, ne représenterait donc, même pour les Français, qu'un retour exceptionnel à leur langue maternelle d'il y a quelques siècles seulement.

— Mais cela ne fait toujours que 350 vocables universels. Nous sommes donc encore bien loin du compte.

— Aussi n'ai-je fait que commencer. Il y a plus de 1.100 vocables universels qui se terminent en *on*. Très peu de ces mots finissent en *on* tout court, comme *balcon*, *baron*, *sermon*, etc.; un nombre beaucoup plus considérable se terminent en *sion*: *division*, *version*, *fusion*, etc. Mais la plupart des mots en *ion* finit en *tion*: *ambition*, *direction*, *redaction*, *correction*,



*revolution, distinction, conspiration, etc.*, etc. Ici la modification que je propose n'est qu'une question d'orthographe : Suppression de toutes les lettres doubles prononcées à la manière de lettres simples et, ce qui est plus hardi, j'en conviens, substitution du *t* ayant le son sifflant par une lettre qui représente ce dernier son.

— Mais en procédant ainsi, vous plaidez la cause de l'orthographe phonétique, vous sacrifiez la tradition...

— ... Au progrès et la routine à la raison en proposant d'écrire, par exemple, *afirmacion*, ainsi que le font du reste 130 millions d'Espagnols et de Portugais et que l'on prononce *affirmation* même en français ? Eh bien, oui, dans cette dernière langue, j'en conviens, cela serait absolument incorrect et de plus choquant, mais dans un idiome *international* : qui pourrait nous empêcher d'être rationnel et d'écrire *internacional*, puisque nous prononçons le deuxième *t* non pas comme le premier, mais comme une sifflante ?

Il y a à peu près 500 vocables terminés en *eur*, tels que *docteur, acteur, orateur, auteur, terreur, honneur, etc.* Quoique partout différemment prononcés, tous ces mots sont universellement compris. Ainsi *professeur* est en italien *professore* avec un *e* final que les Italiens eux-mêmes suppriment très souvent quand la mesure du vers ou l'euphonie l'exigent. En espagnol et en portugais l'on écrit *profesor* (prononcez *professor*). En roumain on écrit *professorü*, mais sans prononcer l'*ü* final. En allemand et en anglais l'on écrit et l'on prononce *professor*, comme le faisaient déjà les fondateurs de Rome il y a plus de vingt-six siècles. La difficulté de prononcer *professeur, lecteur, etc.*, à la

manière classique serait-elle vraiment plus grande pour les Français qu'elle ne l'est pour leurs voisins d'outre-Rhin, qui cependant ne prétendent nullement parler une langue romaine?

Mais j'abuserais trop de votre patience en continuant l'énumération de ces exemples dont l'accumulation m'empêcherait de compléter, même sommairement, l'exposé de mon projet. Qu'il vous suffise donc de ma déclaration formelle que j'ai compilé plus de dix mille mots tous universellement compris.

— Dix mille vocables? Quelque considérable que soit ce nombre, ce n'est pourtant qu'une fraction assez insignifiante de la centaine de mille mots contenus dans le vocabulaire de n'importe quelle langue civilisée...

— Cela est vrai, en effet, Monsieur. Mais de ces cent mille vocables, combien s'en trouvent-ils dont l'emploi soit quotidien? Voyons, quel est votre avis là-dessus?

— Je ne saurais pas le dire. La moitié peut-être...

— Eh bien, les Anglais ont fait le calcul que Shakespeare a créé tous ses drames immortels avec l'aide de 15.000 vocables différents, tandis que Milton n'a employé que 7.000 mots divers dans sa création divine *Le Paradis Perdu*. Ceci n'a rien d'étonnant, si l'on considère que le vocabulaire de Victor Hugo lui-même dépasse à peine 6.000 mots. La Bible a été composée à l'aide de 5.462 vocables divers, tandis que la brochure présente n'en contient que 1.353 y compris les exemples, mais en excluant les noms propres et les mots étrangers : *admirer* (*admiré, admirant, j'admire, etc.*), *admirable* (*admirablement*), *admiration* et *admirateur* comptent comme quatre termes seulement!



Quant à l'exactitude de mon calcul, vous n'avez qu'à le vérifier ! C'est qu'en effet il y a peu d'orateurs qui emploient plus de 8 à 9.000 mots; la généralité des hommes n'en emploie guère que 2 à 3.000 et même le vocabulaire des gens qui ont l'avantage d'une instruction supérieure dépasse rarement 3 à 4.000 mots différents. Seulement les penseurs profonds, ceux qui réfléchissent et cherchent le mot juste avant de parler, seulement ceux-là, disposent d'un vocabulaire qui peut s'élever jusqu'à 5.000 mots.

Eh bien, j'offre dès le commencement le double à tous ceux qui s'intéressent à la solution du problème, c'est-à-dire, je leur offre, pour la communication internationale, plus de substantifs, d'adjectifs, de verbes et d'adverbes qu'ils n'en auront jamais besoin. Mais j'excepte les mots de relation, tels que les pronoms, les prépositions, et les vocables désignant les objets de première nécessité, lesquels, en raison de leur emploi quotidien, ont subi, dans chaque pays, des modifications moins uniformes et plus radicales que les vocables moins usités. C'est ainsi que partout où a pénétré la civilisation on emploie, tels que, les mots *abstraction*, *constitution*, *evolution*, etc., tandis que les expressions pour la désignation de *père* et *mère*, de *frère* et *sœur*, de *homme* et *femme*, etc., ne se ressemblent guère dans les dialectes modernes du latin.

— Qu'est-ce que vous proposez de faire dans des cas pareils ?

— Pour illustrer le procédé que je proposerais de suivre dans des cas pareils, je me servirai de n'importe quel vocable, de *homme*, par exemple.

**Homme** vient de la forme classique *homo* qui a donné en espagnol et en portugais *hombre*, anciennement *home*, en italien *uomo*, et en roumain *omù* (avec l'*ü* muet) prononcé exactement comme en français malgré la différence graphique entre *homme* et *omù*. Mais *homo* n'est pas étranger aux langues germaniques non plus, comme le prouve par exemple l'adjectif anglais et allemand *human*, humain et humanitaire.

— Eh bien, auquel de ces équivalents donnez-vous la préférence dans votre projet « cosmoglottique » ?

— Vu que toutes ces formes parallèles, telles que *home*, *uomo* et *omù* sont des vocables aussi nationaux que *homme* en français, il ne nous reste qu'à adopter... la forme neutre *homo* que nous réhabilitons dans toute sa pureté classique ! A une condition pourtant : Tandis que *homme* signifie en français tantôt l'être humain en général, tantôt le mâle adulte en opposition à la femelle humaine, notre réhabilitation de *homo* bien que totale au point de vue de la forme, n'est que partielle au point de vue de la signification du mot en question.

— Et cette restriction, en quoi consiste-t-elle ?

— La signification de *homo* sera restreinte, dans l'idiome projeté, exclusivement aux individus mâles de l'espèce humaine, tandis que *homme* dans le sens général d'être humain sera exprimé par *hom* — ce radical appartenant à la langue maternelle de 500 millions d'âmes.

— Je commence à saisir et me déclare disposé à prendre au sérieux... votre fantaisie « cosmoglottique ».

— Eh bien, si vous vous montrez vraiment disposé

sinon à accepter en bloc mon projet, au moins à approuver mon procédé onomastique, la partie est gagnée!

— Comment cela?

— De la manière suivante : Si de *hom*, adopté comme **terme générique**, il m'était permis de **dériver** *homo*, quoique vous ne vous soyez point douté de cette **dérivation**; s'il m'était permis de **composer** *homo*, mâle humain, de *hom*, être humain, et de *o*, voyelle adoptée par tous les peuples (qui s'en servent) comme signe du masculin, et quoique vous ne vous soyez point aperçu de cette **composition**, vous me permettrez aussi de former le féminin de la même manière rationnelle, en ajoutant au radical *hom* un *a*, cette voyelle indiquant le féminin non seulement en latin, mais encore dans ses dialectes modernes qui ont conservé cette désinence, ainsi qu'en russe et dans d'autres langues slaves, etc.

— Alors c'est *hom*, *homo*, *homa*?

— Et pourquoi pas? Ayant admis *hom* comme terme générique de l'être humain, la désinence classique *a* pour indiquer le sexe féminin, l'*o* pour le masculin et, finalement, l'*s* (ou *es*) comme signe presque universel du pluriel, nous obtenons forcément les formes suivantes, dont le manque de classicité est suppléé par un rapprochement plus sensible vers l'idéal de la rationalité: *hom*, être humain; *homo*, id. de sexe masculin; *homa*, id. de sexe féminin [petite fille, fillette, jeune fille, femme mariée ou veuve, et non seulement la *femme* (qui est ou a été mariée) par opposition à *fillette*(?), ni la « compagne de l'homme » seulement (définition de Littré) qui se soustrait à l'expérience des céli-



bataires pudiques dont votre très humble serviteur]; *homos*, mâles, et *homas*, femelles humaines de n'importe quel âge; et, enfin, *homes*, la contraction rationnelle de la forme classique *homines*, êtres humains de sexe différent ou indéterminé.

— Enfin cela peut aller, si vous n'abusez pas trop de ce procédé tout de même un peu arbitraire...

— Au contraire; des constructions pareilles aux précédentes, loin d'être la règle, ne sont que de rares exceptions dans notre vocabulaire international, puisque, quand nous nous verrons forcés d'*inventer* un vocable universel, nous n'abandonnerons pas, même alors, le terrain fertile du matériel préexistant. En acceptant, par conséquent, des vocables comme les précédents, nous ne ferons, en vérité, qu'imiter le procédé adopté par 500 millions d'habitants terrestres, ainsi que par tous leurs ancêtres depuis des temps immémoriaux.

— Eh bien, votre vocabulaire pourrait passer, malgré ses imperfections, que vous êtes, d'ailleurs, le premier à reconnaître. Mais, en outre du vocabulaire, il y a la grammaire dont il faut tenir compte dans une tentative pareille...

— Sans doute, et en apprenant l'équivalent international de *homme*, dont nous avons précisé le sens en traduisant *homme* (+ *femme*) par *hom* et *homme* (— *femme*) par *homo*, nous nous sommes occupés de la partie grammaticale de mon projet au moins autant que de sa partie lexicographique. Car enfin, qu'est-ce que la grammaire sinon l'art de coordonner les différentes parties du discours? En réduisant cet art à sa

plus simple expression nous aurons trouvé l'idiome international agrammatical promis aux lecteurs de cette modeste brochure.

— C'est-à-dire que vous simplifiez la grammaire en attendant de pouvoir la supprimer entièrement?

— C'est précisément ce que je voulais dire! Ainsi la déclinaison, un appareil si formidable en latin, en grec, en allemand, etc., qu'il faut des années pour apprendre à le manier correctement, est réduite dans les langues romanes au simple emploi de quelques prépositions. En imitant ce procédé nous n'avons qu'à placer tout simplement *de* (prononcez tel que et non pas *deu*) et *a* devant le substantif international. Il va sans dire que ces prépositions ne doivent point varier ni avec le genre ni avec le nombre. Par exemple : *parent* (pron. parennt) père ou mère, *de parent*, *a parent*, *parentes* (pron. parenntess), père et mère, *de parentes*, *a parentes*.

— Ce n'est pas bien compliqué, en effet.

— Malheureusement on n'en peut pas dire autant de la conjugaison, où la chose se complique considérablement par l'élément subjectif que chaque auteur se voit dans la nécessité d'y apporter. Aussi ne prétendrai-je pas avoir fait une trouvaille en suggérant, moi aussi, un *modus procedendi* quelconque.

— Voyons votre proposition.

— Mon Dieu, ma proposition est bien simple et consiste dans... la suppression radicale de toute conjugaison, qu'on pourrait limiter aux verbes auxiliaires...

— Ceci serait, en effet, ce qu'il y a de plus simple...



pour une conjugaison. Mais vous alliez la supprimer...

— Eh bien, si vous y tenez absolument, nous « conjuguerons » — sans conjuguer réellement — en adoptant tout simplement des terminaisons invariables pour chaque temps, en créant, pour ainsi dire six infinitifs que nous « conjuguerons » en leur préposant seulement le pronom et voilà tout ! Par exemple : *eo* (abréviation de *ego*, d'où vient aussi *je*) *am*, j'aime; *tu am*, tu aimes; *el (elo, il; ela, elle) am*, il ou elle aime; *nos am*, nous aimons; *vos am*, vous aimez (pluriel); *eles (elos, ils; elas, elles) am*, ils ou elles aiment; *eles se am*, ils (il et elle) s'aiment; *elas se am*, elles s'aiment. De la même manière : *eo dorm*, *tu dorm*, *el dorm*, *nos dorm*, *vos dorm*, *elos, elas* ou *eles dorm*, *vend*, etc.

— Mais tout ceci est d'une simplicité vraiment séduisante...

— Si nous tenions autant à la précision du temps qu'à la simplicité de la conjugaison, nous pourrions ajouter un *e* à l'infinitif pour bien marquer le présent : *eo, tu, el ame, dorme, vende*, etc., au lieu de *am, dorm, vend*... Accepteriez-vous cette proposition ?

— Mon Dieu, oui, car elle me semble assez objective.

— Alors le reste s'ensuit tout seul. Ainsi pourrions-nous choisir l'*i* pour l'indication de l'imparfait et le prétérit : *eo dormi*, je dormis ou je dormais; *tu dormi*, tu dormis; *el dormi*, il dormit; *nos dormi*, nous dormîmes; *vos dormi*, vous dormîtes; *eles (elos ou elas) dormi*, ils ou elles dormirent. L'*a* est tout fait pour exprimer le parfait : *eo amá* ou *eo a am*, j'ai aimé, littéralement je avoir aimer; *tu amá* ou *tu a am*, tu as

*aimé*; etc. Pour les détails de ma proposition voyez mon « grand » ouvrage.

— Je vous en fais grâce...

— Pour obtenir le subjonctif il suffirait, me paraît-il, de préposer à l'indicatif *si* ou bien *que* simplifiée en *qe* (écrit plus correctement encore, *ke*) : *eo dorme*, je dors — *qe eo dorme*, *que je dors*; *qe tu dorme*, etc. Pour convertir l'actif en passif nous pourrions peut-être nous servir de l'*é* (de *esse*, être) : *eo am*, j'aime — *eo é am* ou *eo amé*, je suis aimé (litt. je être aimer); *tu am*, tu aimes — *tu é am* ou *tu amé*, tû es aimé (litt. tu être aimer); *nos é am* ou *nos amé*, nous sommes aimés (litt. nous être aimer), etc. *Tu amá*, *tu as aimé* — *tu é amá*, *tu as été aimé*; etc. Les dix-sept lettres de *nous avons été aimés* se réduiraient ainsi à sept : *nos é amá* (litt. nous être aimer avoir)!

— Eh bien, je me rends à l'évidence : La conjugaison, généralement une affaire si formidable, se réduirait, si l'on acceptait votre projet, à l'emploi de six infinitifs invariables. Malgré la simplicité des moyens que vous employez vous parvenez à exprimer le verbe dans toutes ses nuances !

— Il va sans dire que je n'ai nullement la prétention ridicule de me poser en réformateur du langage humain et d'élaborer un système cosmoglottique jusque dans ses moindres détails. Aussi ne s'agit-il pas dans mon simple projet de formules nettement arrêtées, mais plutôt de principes généraux, dont l'approbation dépend entièrement de leur rationalité et non pas de mon bon plaisir.

— En effet, un problème de cette transcendance ne pourra jamais être résolu par un seul individu, même s'il était, par impossible, à la hauteur d'une pareille tâche. Il faudrait que vous fassiez appel pour cela à un plébiscite international de philologues, ne fussent-ils philologues que dans le sens étymologique d'*amis des langues* et non pas nécessairement dans le sens conventionnel de savants faisant une spécialité des études linguistiques.

— Mais, cher Monsieur, je ne me fais point d'illusion sur les difficultés à vaincre, car, hélas, même pour obtenir ce résultat-là, il faudrait fonder d'abord des sociétés cosmoglottiques, dont le but serait d'examiner les différents projets et de convoquer des congrès nationaux et internationaux, afin de discuter et d'établir les principes sur lesquels un idiome universel devrait être basé. On pourrait nommer les philologues de profession membres honoraires de ces sociétés avec le titre de conseillers de l'association cosmoglottique, à condition, naturellement, qu'ils soient favorables à ce mouvement, et qu'ils soient disposés à le diriger dans la voie tracée par le plébiscite international.

Après que celui-ci se serait prononcé d'une façon non équivoque, mais alors seulement, pourrait-on songer même à la fondation d'une Académie internationale, dont la tâche consisterait dans la surveillance du développement graduel de l'idiome adopté, dans la sanction ou le rejet de nouvelles formes, voire même dans la proclamation des vocables universels.

Les membres favorablement disposés de l'Académie en France, en Espagne, etc., et les savants et érudits



de la même valeur et disposition chez toutes les nations fourniraient le noyau d'une telle Académie internationale, qui pourrait à la rigueur établir plusieurs degrés et récompenses afin d'éviter des déceptions parmi les fervants, de stimuler leur zèle et de gagner de l'influence dans toutes les couches sociales.

— Eh bien, oui, cher ami, tout ceci serait possible, car tout ce que vous dites est juste. Mais, pour le moment du moins, et ces Sociétés philologiques, et l'Association cosmoglottique, et le Plébiscite unilinguistique, et l'Académie internationale ne sont encore que de beaux rêves que n'importe quel utopiste pourrait faire...

— Hélas, oui, l'effort, qui doit être collectif pour être efficace, n'a pas dépassé encore la phase préliminaire de l'effort individuel. Mais cet effort est déjà très dignement personnifié en Italie par M. le Dr Rosa, l'auteur du *Nov-Latin*. Vu la ressemblance de nos projets, ce savant, attaché au Musée zoologique de Turin, m'a même généreusement offert son importante collaboration que j'accepte avec empressement pour mes publications futures. En Autriche l'idée d'un idiome international évolutif a aussi trouvé un défenseur enthousiaste dans M. le Prof. Jules Lott, l'auteur de la *Lingua Internazionale*, qui a fondé à Vienne une Société et y dirige un journal cosmoglottiques. Dans ce dernier il a bien voulu émettre l'opinion suivante :

« La proposition du Dr Liptay concernant la prononciation de l'alphabet et l'orthographe, comme aussi en ce qui concerne le vocabulaire, est la meilleure de toutes celles qui ont été présentées jusqu'ici; sa manière de traiter le verbe me rappelle cependant le volapük. »



Pour comprendre la censure contenue dans cette dernière restriction, il faut savoir que M. Lott est un ancien professeur du volapük, qu'il a fait deux grammaires et d'innombrables conférences sur ce sujet, mais qu'il a fini par reconnaître lui-même dans son dernier ouvrage que « le volapük est une erreur déplorable qu'on devrait extirper avec racines et branches. »

— Et quel est le résultat de votre propagande personnelle ?

— Quant à moi, je suis, malheureusement, encore le seul représentant en France de ces idées ou plutôt de la manière objective de les réaliser. Même M. Gaston Paris, l'éminent professeur à la Sorbonne et qui, d'ailleurs, ne croit pas trop à la possibilité d'un idiome international, même M. Gaston Paris trouve la solution de ce problème plutôt dans une espèce de volapük, que dans l'adoption d'une langue romane simplifiée.

En échange, un autre penseur profond, M. Edouard Benot, de l'Académie espagnole, condamne impitoyablement dans son œuvre monumentale *Arquitectura de las Lenguas* non seulement la création de Schleyer, mais encore toutes les tentatives semblables dans les termes suivants :

« Le volapük est inapprenable : parce que son vocabulaire est inventé; parce que tous les termes de cet ingénieux essai sont des produits inharmonieux du caprice, sans aucun trait au fond commun de l'élocution universelle.

« Or, tant qu'il s'agit d'inventer des lexiques, une langue commune est impossible, ce qui n'est plus le cas dans le brillant projet — projet qui ne pourrait être plus rationnel — d'un idiome universel formulé par Alberto Liptay. »

De la même façon flatteuse une autre sommité philologique, de renommée universelle, M. le professeur Max Müller d'Oxford, a publiquement qualifié d'excellente mon idée de choisir des radicaux presque universellement compris par les gens instruits. Si je dis « publiquement », c'est que l'illustre maître a bien voulu non seulement accepter la dédicace de mon ouvrage *Gemeinsprache der Kulturvölker*, mais encore m'autoriser à y reproduire en fac-similé sa lettre autographe.

— Je vous félicite d'une pareille approbation...

— J'en suis très fier en effet. Mais dans cette lettre flatteuse M. Max Müller m'encourage encore à procéder à l'élaboration d'un dictionnaire basé sur ces mêmes principes. Je me propose donc de rédiger un vocabulaire provisoire qui paraîtra par fascicules interfoliés avec du papier blanc. Les savants de tous les pays, auxquels je soumettrai cette compilation à **titre d'essai**, pourront ainsi s'ils approuvent l'idée en général, examiner à leur aise chaque vocable proposé. Ils accepteront ce que bon leur semblera et rejeteront tout ce qui n'aura pas trouvé leur approbation — en enregistrant leurs objections et surtout leurs propositions sur la page blanche réservée aux observations critiques.

— Qui ne vous seront point ménagées...

— Mais, je ne demande pas mieux. Me basant sur ces annotations faites par les philologues des deux hémisphères, c'est-à-dire sur un suffrage aussi universel que possible, je publierai alors, et **ALORS SEULEMENT**, un vocabulaire relativement définitif de l'idiome international qui serait ainsi le chef-d'œuvre de tous mes savants

patrons et non plus le coup d'essai de leur très humble secrétaire.

— Je vous augure que cette modestie dans vos prétentions vous conquerra toutes les sympathies.

— J'accepte l'augure très volontiers. Ayant déjà publié plusieurs travaux de propagande en français, en allemand et en espagnol et en préparant l'édition anglaise, j'ai fait ce qui m'a été individuellement possible pour la réalisation de cette idée humanitaire. N'ayant cherché ni la gloire, ni le lucre...

— Vous vous êtes évité des déceptions et je ne doute pas que vous vous soyez non seulement donné beaucoup de mal, mais probablement aussi imposé des sacrifices pécuniaires...

— J'ai, en effet, dépensé une dizaine de mille francs pour ces diverses publications de propagande. Je l'avoue d'autant plus volontiers que cela me permet de rendre à César ce qui est dû à César en constatant que cette somme m'a été, au moins indirectement, fournie par la munificence d'une république d'outre-mer au service de laquelle je me trouvais jadis.

— C'est sans doute aussi la raison pour laquelle vous dédiez votre brochure à l'Amiral Latorre, l'illustre marin, dont les hauts faits pendant la guerre du Pacifique sont gravés sur la page d'or de l'histoire navale de son pays et ne sont point ignorés dans le nôtre non plus ?

— En effet, mais en plaçant ma modeste publication sous les auspices de ce glorieux fils de la République chilienne j'obéis à un sentiment plus personnel encore que celui de l'admiration due au héros. Chef d'une



Commission navale à Paris, à laquelle j'ai eu l'honneur d'être attaché, l'Amiral Latorre a bien voulu s'intéresser à mon projet cosmoglottique et me protéger hiérarchiquement dans mes travaux de propagande.

— Rien de plus naturel alors que ce témoignage de reconnaissance envers votre protecteur. Je m'associe d'autant plus volontiers à votre hommage, que c'est aussi à son initiative que la France industrielle doit la construction de plusieurs puissants cuirassés qui figurent aujourd'hui dans la vaillante marine chilienne. Mais, pour retourner à nos moutons : n'avez-vous aucun succès personnel à enregistrer ?

— N'ayant cherché, je le répète, ni la gloire ni le lucre, je n'ai aucune raison de me plaindre du succès purement moral que j'ai obtenu en France, en Espagne, en Autriche et, surtout, en Allemagne...

— En Allemagne ? Malgré qu'il s'agisse d'un idiome néo-latin par excellence et, par conséquent, d'une union linguistique favorisant en premier lieu les nations romanes ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ainsi l'éminent américaniste ALLEMAND Rodolphe Lenz, docteur en philologie et actuellement professeur à l'Université de Santiago, en honorant la partie théorique de ma *Gemeinsprache* d'une critique analytique, ajoutait, au sujet de la partie systématique du même ouvrage :

« Parmi les projets présentés et peut-être même parmi tous les projets possibles, je considère le vôtre comme le meilleur, car L'UNITÉ EST DÉCIDÉMENT PLUS GRANDE PARMİ LES LANGUES ROMANES QUE PARMİ LES LANGUES GERMANIQUES ET C'EST SEULEMENT UN PANSLAVISTE OU UN CHINOIS QUI POURRAIT S'ENTHOU-



SIASMER POUR UNE LANGUE UNIVERSELLE QUI NE SOIT BASÉE NI SUR L'UN NI SUR L'AUTRE DE CES GROUPES LINGUISTIQUES. »

— Ne craignez-vous pas que cette opinion d'un Allemand en faveur d'une langue néo-latine commune comme idiome international ne soit isolée et point partagée par la généralité de ses compatriotes?

— Nullement. Sans revenir sur l'opinion plus que favorable de l'illustre maître Max Müller qui, quoique professeur d'une Université anglaise, n'a jamais renié par une seule pensée sa patrie allemande, je pourrais vous citer de nombreux témoignages allemands en faveur de mon projet et même des poèmes faits dans la nouvelle langue par des Allemands enthousiastes. Donc, de ce côté, il n'y aurait rien à craindre.

Mais, malgré les innombrables comptes rendus et les critiques, presque toujours bienveillantes, et souvent même par trop flatteuses, qui ont paru dans la Presse en général et dans les journaux français (*Le Matin*, *Gil-Blas*, *l'Echo de Paris*, *Le Journal des Débats*, etc., etc.) et allemands en particulier, dans des brochures et même dans de gros volumes qui ont dédié des chapitres spéciaux à mon essai et dans des réponses reçues de personnes appartenant à toutes les sphères sociales, comme, par exemple, de la part de plusieurs grands-ducs très érudits d'Allemagne, de S. M. la reine-régente d'Espagne, de feu Dom Pedro d'Alcántara, le savant empereur du Brésil et philologue passionné, qui daigna m'offrir une audience pour s'instruire de mon projet, de M. Jules Simon, etc., etc., malgré ces manifestations d'encouragement et même d'adhésion, le résultat de mes efforts et de mes veilles n'a été,

malheureusement, jusqu'à présent que... d'avoir établi un projet!

Or, il ne faut pas que cette question reste dans son état embryonnaire de projet plus ou moins défectueux et... platonique; il faut, au contraire, que le noyau pousse et devienne un arbre et que cet arbre prenne racine d'abord dans le généreux sol français et ensuite dans toutes les terres latines et germaniques, puis finalement sur toute la superficie terrestre appartenant à la civilisation et à la fraternité.

Mais pour que ces vœux soient exaucés, pour que cette œuvre, philanthropique par excellence, se réalise de manière que l'humanité tout entière en puisse bénéficier, il faudrait que tous nous y contribuions chacun selon ses forces, autant le puissant que le faible, le riche que le pauvre, le savant que l'ignorant — ne fût-ce que pour faire circuler des brochures de propagande parmi nos amis — tous, sans exception, nous devrions contribuer selon nos capacités individuelles ou notre influence sociale, notre talent ou notre fortune à la création, *viribus unitis*, du mouvement le plus grandiose du xx<sup>e</sup> siècle — d'un monument *ad maiorem humanitatis gloriam*, qui rappellera nos existences et nos efforts aux générations les plus lointaines. Pareils à nos aïeux nous, leurs héritiers, nous sommes aussi tenus à travailler pour la postérité, puisque c'est précisément dans ces efforts altruistes que consiste le privilège le plus noble de l'humanité.

FIN



William Raper

J. B. Beane

Wm. Raper